
La chute de Napoléon III et la question romaine¹

Abbé Marie-Léon Vial

Résumé : *Le Cep* n°10 signalait combien l'Histoire est "divine", en décrivant pour exemple l'étonnant parallèle entre Lincoln et Kennedy. La prophétie donnée par Notre-Dame à la Salette en 1846 en est une autre démonstration. Elle y annonce le règne de Napoléon III, alors relégué dans les oubliettes de l'histoire. Elle y prédit sa chute brutale "quand il voudra être à la fois pape et empereur". L'abbé Vial, éclaire ici d'un jour lumineux ce second empire que les historiens laïcistes peinent tant à bien juger.

La bourgeoisie voltairienne de Louis-Philippe, cousue d'or repue de bonne chère et de plaisirs, ne se souvenait guère de Dieu que pour le blasphémer ; elle ne se souvenait de ses reproches, de ses préceptes, que pour les violer.

"Enrichissez-vous ! Enrichissez-vous !" telle fut sa devise ! Son Dieu, ce fut la pièce de 20 francs !

Et c'est pour honorer ce dieu, pour réaliser cette devise, qu'elle obligeait le pauvre ouvrier à suer un jour de plus par semaine, *le dimanche* ! tandis qu'elle-même faisait bombance chaque jour, sans en excepter les vendredis, même de Carême !

Marie vint à la Salette, rappeler la loi de pénitence, celle du repos dominical et le respect du nom de Dieu !

¹ Extrait de "*Jeanne d'Arc et la Monarchie*", publié en 1909 à l'occasion de la béatification de Jeanne par Pie X, rééd. Expéditions pamphiliennes, BP 51, 67044 Strasbourg, pp.502 squ. A ce texte de l'Abbé Vial, nous avons cru utile d'ajouter certaines précisions apportées par Gille Lameire dans son remarquable ouvrage "*Le Déluge de sang*" (1972) diffusé par T.R.C. (BP 6034, 78103 Saint-Germain en Laye Cédex). Ces ajouts figurent entre crochets.

"Je ne peux plus retenir le bras de mon Fils !"

Inutiles menaces ! vains avertissements ! *"Animalis homo non percepit ea quae sunt spiritus Dei"*, dit saint Paul (I Cor. II, 14). Et le bras de Dieu s'abattit sur cette tourbe qu'elle poussait à l'égout, avec son Roi, d'un tour de main !

Ce fut la rafale de 1848 !

Le crime révolutionnaire avait continué ! le châtement aussi.

Voici Napoléon III, l'héritier de celui que Madame de Staël appelait *"la Révolution à cheval !"*

De celui-là aussi *"la Reine de France"* nous avait tracé le portrait, le jour même, 19 septembre 1846, où elle avertissait Louis-Philippe à la Salette :

"Que le Vicaire de mon Fils, le Souverain Pontife Pie IX... se méfie de Napoléon. Son cœur est double et quand il voudra être à la fois Pape et Empereur,¹ bientôt Dieu se retirera de lui.

"Il est cet aigle qui, voulant toujours s'élever, tombera sur l'épée dont il voulait se servir, pour obliger les peuples à le faire élever."

(Secret de Mélanie, bergère de la Salette).

"Son cœur est double !" Quel coup de pinceau ! quel éclair ! quel jet de lumière !

"Son cœur est double !..."

"Son cœur est double", en 1849, quand il envoie Edgar Ney (lettre du 18 août), signifier à Pie IX, alors à Gaëte, que "le Pouvoir temporel ne peut être rétabli qu'à la condition (expressément repoussée par la Chambre française) qu'Il y introduise des réformes selon les Droits de l'homme !"

"Son cœur est double", en 1854, quand il déclare la guerre à la Russie, pour le compte du Grand Turc, à qui il ne songe nullement à imposer des "réformes selon les Droits de l'homme !"

¹ Voilà certes ! une prophétie dont personne ne contestera la réalisation. Elle disait cela le 19 septembre 1846, quand personne ne songeait à Napoléon, alors exilé ; et la même prophétie qui annonçait son avènement, annonçait sa chute et les circonstances de sa chute, *"quand il voudra être Pape et Empereur !"* Or, les premiers jours de juillet 1870, Napoléon voulait intervenir, au Concile du Vatican, pour l'empêcher de définir l'Infaillibilité ! Le 18 juillet, la guerre avec la Prusse éclatait ! *"Quand il voudra être Pape et Empereur !..."*

"Son cœur est double", en 1856, quand il admet ce même Grand Turc à discuter, au Congrès de Paris, la question romaine, où il n'a rien à voir, mais refuse d'y admettre le Pape, qui a tout à y voir, puisqu'il s'agit du droit onze fois séculaire de la Papauté, du Pouvoir temporel constitué par Pépin le Bref et Charlemagne, odieusement mis en discussion par l'Empereur des Droits de l'homme !

Les avertissements du Cardinal Pie

C'est ce que sut fort bien lui dire en face, un prélat non domestiqué, le cardinal Pie, évêque de Poitiers, dans la célèbre audience du 15 mars 1859 :

"Ah ! Sire ! lorsqu'on se rappelle que pendant onze siècles, la politique de l'Europe chrétienne fut de combattre le Turc, comment n'éprouverait-on pas quelque étonnement de voir le Souverain d'un pays catholique, se faire le soutien de la puissance ottomane et aller, à grands frais, assurer son indépendance ?

Or, ne suis-je pas fondé à dire que c'est par là même "assurer des abus" ? Car enfin qui protégeons-nous ?

Il y a à Constantinople un homme, ou plutôt un être que je ne veux pas qualifier, qui mange, dans une auge d'or, deux cents millions prélevés sur les sueurs des chrétiens.

Il les mange avec ses huit cents femmes légitimes : ses 36 sultanes et ses 750 femmes de harem, sans compter les favoris, les gendres et leurs femmes !

Et c'est pour perpétuer et consolider un tel état de choses, que nous sommes allés en Orient !

C'est pour en assurer l'intégrité, que nous avons dépensé deux milliards, soixante-huit officiers supérieurs, trois cent cinquante jeunes gens, la fleur de nos grandes familles et mobilisé deux cent mille Français !

Après cela, nous sommes bien venus à parler des "abus de la Rome Pontificale" !...

Excusez-moi, Sire ! mais à ce Turc, non seulement nous avons dit : Continue à te vautrer comme par le passé dans ta fange séculaire ; je te garantis les jouissances et je ne souffrirai pas qu'on touche à ton empire. Mais nous avons ajouté :

Grand Sultan ! jusqu'à présent, le Souverain de Rome, le Pape, avait présidé aux conseils de l'Europe.

Eh bien ! nous allons avoir un Conseil européen ; le Pape n'y sera pas ; mais toi tu y viendras, toi qui n'y était jamais venu !

Non seulement tu y seras, mais nous ferons devant toi le cas de conscience de ce vieillard absent ; et nous te donnerons le plaisir de nous voir étaler et soumettre à ton jugement, les prétendus abus de son gouvernement !²

En vérité, sire ! n'est-ce pas là ce qui s'est fait ? Et après de telles tolérances, pour ne rien dire de plus est-on bien en droit d'alléguer des scrupules, qui nous seraient venus au sujet des abus d'un gouvernement, qui est bien, à n'en pas douter, le plus doux, le plus paternel, le plus économique des gouvernements de l'Europe ?"

Terrassé par cette loyale parole, droite comme une épée, fulgurante comme un éclair, le fourbe ne sut que balbutier :

"Mais enfin, Monseigneur, n'ai-je pas fait suffisamment mes preuves de bon vouloir, en faveur de la Religion ? La Restauration elle-même a-t-elle plus fait que moi ?"

L'évêque rend ironiquement hommage aux intentions de l'homme au "cœur double", mais ajoute, en lui rappelant la vocation de la France :

"Ni la Restauration, ni vous, n'avait fait pour Dieu ce qu'il fallait faire, parce que ni l'un ni l'autre, n'avez relevé son trône ; parce que ni l'un ni l'autre, n'avez renié les principes de la Révolution, dont vous combattez cependant les conséquences pratiques, parce que l'Evangile social, dont s'inspire l'Etat, est encore la Déclaration des droits de l'homme, laquelle n'est autre choses, sire ! que la négation formelle des Droits de Dieu.

Or, c'est le droit de Dieu, de commander aux Etats comme aux individus.

Ce n'est pas pour autre chose, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu sur la terre !

² Ndlr. Plus d'un siècle a passé et nous voyons aujourd'hui les pilotes de la Communauté Européenne y forcer l'inclusion de la Turquie afin que l'Europe ne soit plus "un club chrétien" (selon le mot de Jacques Attali). Les hommes passent mais les grands objectifs ne changent pas..

Il doit y régner en inspirant les lois, en sanctifiant les mœurs, en éclairant l'enseignement, en dirigeant les conseils, en réglant les actions des gouvernements, comme des gouvernés.

Partout où Jésus-Christ n'exerce pas ce règne, il y a désordre et décadence.

Or, j'ai le devoir de vous dire, qu'Il ne règne pas parmi nous...

Notre droit public établit bien, que la religion catholique est celle de la majorité des français ; mais il ajoute que les autres cultes ont droit à une égale protection. N'est-ce pas proclamer équivalamment, que la Constitution protège pareillement la vérité et l'erreur ?

Eh bien ! Sire ! savez-vous ce que Jésus-Christ répond aux gouvernements, qui se rendent coupables d'une pareille contradiction ?

*Jésus-Christ, Roi du ciel et de la terre leur répond : "Et Moi aussi, gouvernements qui vous succédez, en vous renversant les uns les autres, **Moi aussi je vous accorde une égale protection !***

J'ai accordé une pareille protection à l'Empereur votre oncle ; j'ai accordé la même protection aux Bourbons ; la même protection à la République et à vous aussi, la même protection vous sera accordée !"

- Mais encore, objecte l'Empereur, qui connaissait déjà le cardinal Pie, croyez-vous que l'époque où nous vivons comporte cet état de choses et que le moment soit venu d'établir ce règne exclusivement religieux que vous me demandez ? Ne pensez-vous pas que ce serait déchaîner toutes les mauvaises passions ?

- "Sire ! quand de grands politiques, comme votre Majesté, m'objectent que le moment n'est pas venu, je n'ai qu'à m'incliner, parce que je ne suis pas un grand politique. Mais je suis un évêque et comme évêque je leur réponds : Le moment n'est pas venu pour Jésus-Christ de régner ? eh bien ! alors le moment n'est pas venu pour les gouvernement de durer !"

L'audience avait duré une heure moins cinq minutes. Le récit, relevé immédiatement, sous la dictée de l'évêque, par son secrétaire M. l'Abbé Héline, figure dans la Vie du Cardinal Pie, par Mgr Baunard, à qui nous l'avons emprunté.

Le dernier empereur de la Révolution

Ceci se passait le 15 mars 1859.

Un mois et demi après, le 2 mai, Napoléon déclarait la guerre à l'Autriche. Pourquoi ?

Parce que, avant la réception de l'évêque de Poitiers aux Tuileries, il y avait eu, six mois plus tôt, l'entrevue de Plombières (septembre 1858) entre Napoléon et le ministre piémontais Cavour ;

Qu'il y avait été convenu, que le Piémont, soutenu de l'empereur, envahirait la Lombardie autrichienne, dont la conquête lui ouvrirait le chemin de Rome, but final et unique du projet de l'unité italienne² ! Nous disons unique :

Personne dans le monde maçonnique, ni Napoléon, ni Cavour, n'eut songé à l'unité italienne, si cette unité n'avait dû aboutir à la conquête de Rome, c'est-à-dire à la destruction du Pouvoir temporel.

Sur la parole de l'Empereur, le Piémont se préparait donc à envahir la Lombardie.

L'Autriche lui déclara la guerre ! (23 avril).

Et Napoléon la déclara à l'Autriche, qui voulait barrer la route à son cher allié ! (2 mai).

Il entendait lui, Napoléon , que le voleur de grand chemin, son protégé, eut la route et les mains libres, pour dépouiller tout à son aise l'auguste Vieillard du Vatican.

La ruine du Pouvoir temporel, voilà donc l'explication intégrale, complète, péremptoire de la guerre d'Italie !

Mais alors, comme aujourd'hui, suivant l'expression du frère Briand, à propos de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il s'agissait de "procéder par étapes !" !

Comprenez-vous maintenant pourquoi le fourbe dit à l'évêque de Poitiers qu'il "*ne croyait pas le moment venu d'établir*" ce qu'en bon "carbonero", il appelait un "*règne exclusivement religieux*" ?

² Ndlr. Il semble difficile d'expliquer la politique européenne à cette époque (notamment la guerre de Crimée et la Marche sur Rome) sans évoquer l'influence de Sociétés secrètes. Cf. Lady Quennborough, *Occult Theocrasy*, 1933 (diffusé par Omni Christian Book Club of America, P.O. Box 900566, Palmdale, California 93590, USA) aux entrées Mazzini, Gambetta ou Bismark.

Je crois bien ! Le moment ne pouvait être venu de rétablir en France, ce qu'il songeait à détruire à Rome, de refaire de la France, ce qu'elle fut 1400 ans, "le royaume du Christ", lorsqu'il s'apprêtait à dépouiller le Vicaire du Christ. De son royaume de Rome !

"Son cœur est double !" avait dit "la Reine de France".

"Son cœur est double", en 1858, quand ne pouvant fermer la bouche à Celle qui avait dénoncé sa duplicité, en nous prêchant la pénitence, à la Salette, il fait du moins fermer la Grotte, où elle vient à nouveau nous la prêcher, à Lourdes !

"Son cœur est double", en 1860, à l'entrevue de Chambéry où il dit à Cavour, d'achever ce qu'ensemble ils avaient si bien commencé ! Vous avez volé la Lombardie ! il reste les Etats du Pape : "*Faites, mais faites vite !*"

[Cavour somme le pape de dissoudre les volontaires français, belges, suisses et autrichiens qui, sous le nom de zouaves pontificaux, forment l'armée commandée par Lamoricière. Pie IX refuse, et le général Cialdini, à la tête d'une armée, envahit les états de l'Eglise. Cialdini bat Lamoricière à Castelfidardo. Lamoricière capitule à Ancone. La pape perd l'Ombrie et les Marches annexées au Piémont. Seuls, Rome et ses environs, occupés par les Français depuis 1849, restent soumis à Pie IX. Celui-ci refuse toujours de reconnaître ces annexions au royaume sarde. En mars 1861, le parlement piémontais, après un débat solennel, revendique l'union à l'Italie, de Rome "capitale acclamée par l'opinion nationale".

Tant que la garnison française est maintenue à Rome, les Italiens ne peuvent rien entreprendre contre la ville, sans s'exposer à un conflit avec la France. Au mois d'octobre 1867, Garibaldi lance ses bandes contre Rome, les Français commandés par Failly le battent à Mentana.

Napoléon III donnait des assurances formelles aux catholiques français. Une circulaire du ministre Roulard aux évêques disait : "*L'empereur y a pensé devant Dieu, sa sagesse et sa loyauté bien connues ne feront défaut ni à la religion, ni au pays, il est le plus solide soutien de l'opinion catholique, et veut que le chef de l'Eglise soit respecté dans tous ses droits de souverain temporel*".]

"Son cœur est double", en juillet 1870, quand sous l'inspiration de sa créature, Mgr Darboy, il songe à retirer ses troupes de Rome, pour empêcher le Concile de définir l'Infaillibilité !

M. Emile Olivier, son premier ministre, s'y opposa ! ce qui l'honore ! Et d'ailleurs Dieu ne lui en eût pas laissé le temps. Le 13 juillet, le dogme était défini ! Cinq jours après, la dépêche falsifiée d'Ems obligeait Napoléon à déclarer la guerre à la Prusse (18 juillet).

Au surplus, la mesure est comble ! c'est l'heure du châtiment et l'échéance sera lourde !

Dieu va régler, d'un seul coup, les terribles comptes du dernier Empereur de la Révolution !

La pourriture de l'empire

Ce pressentiment est dans l'air ! Le crime attire le châtiment, comme le paratonnerre, la foudre.

Or, regardez ce tableau de "Bas-Empire", brossé par un maître, en 1872 :

"C'était en cette époque disparue, où la France était proclamée par la diplomatie, la première nation du monde, où l'Exposition universelle (1867) attirait à Paris la terre entière et où sous mille formes, l'orgueil humain disait, comme à Babel : "Nous pouvons nous passer de Dieu" !

C'était le moment où l'empire tout-puissant semblait assis à jamais dans sa force et où, devant les douanes abolies et le spectacle de tant de richesses, la multitude humanitaire affirmait en ses ligues honnêtes que "la paix éternelle avait enfin commencé pour le globe" !

Tous les égoïsmes étaient satisfaits, tous les appétits en train de se repaître, tous les plaisirs à la portée des lèvres.

Sur l'asphalte de tous les trottoirs, sur les planches de tous les théâtres, sur l'estrade flamboyante des cafés-chantants, la chair humaine toute étincelante de soie, de pierreries, de chrysocale et de nudités, faisait fortune en se vendant.

La luxure prodigue, s'amusait à jeter en terre cinquante millions, c'est-à-dire de quoi nourrir pendant un an, plus de cent mille pauvres familles ; la luxure jetait en terre cinquante millions pour se construire un temple, le plus vaste du monde et elle l'appelait l'Opéra.

Invisible et cachée dans les violons d'Offenbach, de Strauss ou de Musard, Circé faisait de la musique devant l'innombrable troupeau des compagnons d'Ulysse et des disciples d'Epicure.

Parmi ceux-là l'Art, devenu immonde, se vautreait particulièrement dans la boue et se congratulait en son ignominie. Courbet et je ne sais quels autres régnaient ; les galeries et les musées étaient de plus en plus les vestibules des mauvais lieux. Il y avait un ministère des beaux-arts et de la maison de l'Empereur.

Il y avait, pour nourrir le peuple, la littérature Flaubert et la littérature du Terrail. Il y avait un grand journal, le plus grand qui eût jamais paru, car c'est par millions et par millions qu'il comptait ses lecteurs et ce grand journal du grand peuple, c'était le "Petit Journal". En religion, il y avait Proudhon, c'est-à-dire la haine ; il y avait Jules Simon, c'est-à-dire la sottise ; en politique il y avait le "siècle", c'est-à-dire tout à la fois. C'était là le pain quotidien. On était coupable, impie et imbécile.

Thérèse paraissait et excitait les trépignements de la tourbe dorée et de la tourbe dédorée.

Renan publiait son livre et savourait les mêmes bravos. On plaisantait aussi. La Prusse avait planté au beau milieu de l'Exposition universelle, le plus gros canon d'acier qui eût jamais été fondu sur le globe, et on riait à gorge déployée devant cette énormité ; et on disait : "Elle est mauvaise !" et on criait "Je la connais !" et on répétait : "On ne me la fait pas !" La langue française se pourrissait. Et toutes choses marchaient à souhait. Travaillant dur, semaine et dimanche ; vendant cher, gagnant gros ; contents de sentir le sol solide sous leurs pieds, les laboureurs labouraient, les commerçants commerçaient, les agioteurs agiotaient. Tout allait pour le mieux dans le pire des mondes.

C'est alors qu'errant un jour, avec un camarade, dans les jardins cosmopolites de l'exposition universelle, je rencontraï un homme, oui, c'était un homme ! Sa tête étrange et fulgurante, sa tête aux cheveux légèrement épars, était illuminée par deux yeux qu'on ne peut oublier. Ils étaient tout remplis de cette flamme semi-douce et terrible, de cette lumière supérieure, que les hommes ont appelée le Génie. Le dos légèrement voûté, comme celui d'Atlas, semblait courbé sous le poids de quelque invisible Univers.

Cet homme m'aborda et, faisant un geste fatidique, me dit gravement ce seul mot :

"Mon ami, je m'étonne !"

Je le regardai comme pour lui demander ce qui causait sa stupeur... Il reprit :

- "Je viens de passer devant les Tuileries et elles ne brûlent pas encore !"

Ce fut à mon tour d'être stupéfait. Il le vit et ne s'en troubla point. Il leva sa main, comme les Prophètes des temps disparus, et me montra la ville immense.

Puis, comme si, dans les profondeurs de sa pensée ou par de là les horizons, il eut entrevu je ne sais quelles multitudes en marche, il ajouta lentement ces paroles, dont j'entends encore l'accent indéfinissable :

- "Les Barbares tardent bien à venir !... que fait donc Attila ?"

Et, rentrant dans son silence, il me quitta et je l'aperçus longtemps encore au milieu de la foule, poursuivant sa promenade et continuant sa rêverie.

Cet homme, c'était Hello !

- "Il est fou, me dit mon compagnon." (Henri Lasserre)

L'ultime châtement

Trois ans plus tard, 18 juillet 1870, éclatait la guerre. Attila arrivait ! Le "fou" avait prophétisé !

Et quelle guerre !

Guerre unique dans notre Histoire, et peut-être dans l'Histoire de l'humanité, où éclate, à en crever les yeux, le châtement *Providentiel* !

Jamais, depuis que la France est France, on n'avait rien vu de pareil, rien, pas même dans la *guerre de Cent ans* !

Jamais on n'avait vu des Français se lancer aussi follement d'un "cœur aussi léger", dans une guerre d'extermination, à un contre trois : 200.000 contre 500.000 !

Et avec quelle assurance ! *"Nous sommes prêts, archiprêts, il ne nous manque pas un bouton de guêtre !"*

Jamais on ne vit pareils désastres, se succédant avec une telle rapidité !

Crécy, Poitiers, Azincourt, Verneuil, s'échelonnèrent du moins sur une période de cent ans !

C'est en un mois !... que se succèdent Woerth, Reichsoffen, Forbach, Borny, Rezonville, Gravelotte, Bazeilles, Sedan !

Et quels désastres !

Dans la seule journée du 6 août, les trois déroutés de Woerth, Froeschviller, Reichsoffen, infligé par 160.000 Allemands aux 40.000 Français de Mac-Mahon, nous coûtent : 10.000 morts, 9.000 prisonniers, 28 pièces de canon, 5 mitrailleuses, bagages et fourniment de guerre à l'avenant !

Le même jour, 6 août, Frossard battu à Forbach, sans être secouru, ni de Bazaine à gauche, ni de Faily à droite, qui entendent la canonnade, laisse sur le champ de bataille 4.000 morts ! et aux mains de l'ennemi 1.400 prisonniers ! soit pour la seule journée du 6 août : une perte totale de 14.000 morts, de 11.000 prisonniers ; en tout : 25.000 hommes ! Tout un corps d'armée !...

Huit jours après, 14 août, c'est Borny, où Bazaine perd 3.600 hommes tués ou blessés !

Deux jours après, 16 août, c'est Rezonville, Mars-la-Tour, Vionville, qui coûtent à Bazaine : 17.000 hommes tués, blessés ou disparus !

Deux jours après, 18 août, c'est Gravelotte : morts, blessés ou prisonniers : 12.275 hommes !

Soit au total pour ces trois journées : 32.875 hommes de perdus ! *Un nouveau corps d'armée* !... mais autrement formidable que le premier !

Et Bazaine, avec le reste, bloqué dans Metz !

Si seulement nous étions au bout de nos malheurs !

Mac-Mahon, qui s'est reconstitué à Châlons, avec les débris de Woerth, de Froeschviller, de Spikeren, veut fort sagement se retirer sous Paris.

Il reçoit de Paris même, l'ordre de voler au secours de Bazaine ! Mais l'ennemi en force, lui barre la route et le rejette sur Sedan, où il s'enferme le 31 août.

Il s'agit maintenant de rompre le cercle de fer et de feu, où l'ennemi cherche à l'enlacer, comme Bazaine dans Metz !

C'est Bazeilles ! (1^{er} septembre). Mac-Mahon est blessé. Le lendemain, 2 septembre, la bataille continue folle, héroïque !"

Oh ! les braves gens !" s'exclame Guillaume, qui observe, d'une éminence voisine, la charge légendaire de nos chasseurs d'Afrique.

Mais que peuvent 100.000 braves, contre 200.000 Prussiens qui les débordent ?

Le cercle se ferme ; les voilà bouclés comme au fond d'un entonnoir, pendant que des milliers de bouches à feu, hérissant la crête des collines qui encadrent la ville, s'apprêtent, s'ils remuent, à en faire de la chair à canon !...

Que faire ?

Mourir ou capituler !

C'est à ce dernier parti que se décide Napoléon !

C'est le désastre de Sedan !

Le Compte de l'Empereur

Si nos premiers désastres de 1870, furent sans égal dans l'Histoire, que dire de Sedan qui les couronne ?

En voici le bilan :

25.000 tués ou blessé ;

88.000 soldats, 2.300 officiers prisonniers ;

10.000 chevaux, 650 pièces d'artillerie livrées à l'ennemi.

Napoléon prisonnier !

Le 2 août il était l'arbitre de l'Europe et du monde !

Le 2 septembre, il n'est plus qu'un vil prisonnier de guerre sans couronne et sans épée, puisqu'il a rendu son épée à Guillaume !

Je ne crois pas que, depuis Clovis, il y ait eu un Souverain français tombant, aussi honteusement, en pareille catastrophe !

François I^{er}, après Pavie, écrivait à sa mère : "*Madame, tout est perdu, fors l'honneur !"*

Napoléon, lui, peut écrire à l'Impératrice : "*Madame, tout est perdu, même l'honneur !"*

N'est-ce pas la réalisation à la lettre du mot de Notre-Dame-de-la-Salette, le 19 septembre 1846 :

"Quand il voudra être à la fois Pape et Empereur, bientôt Dieu se retirera de lui. Il est cet aigle, qui voulant s'élever, tombera sur l'épée dont il voulait se servir"?

Quant il voudra....

C'est en juillet 1870, qu'il "voulut" intervenir au Concile !

"Bientôt", un mois après, le 6 août – "Dieu se retirait de lui !" à Woerth, à Froeschviller, à Reichsoffen, à Forbach !

Et cet abandon lui coûtait 25.000 hommes !

Et, un mois après, 2 septembre, "il tombait" à Sedan, "sur l'épée dont il avait voulu se servir", contre le Pape !

Y a-t-il prophétie au monde qui se soit plus ponctuellement réalisée ?

Est-il complet cet abandon ?

Est-elle définitive cette chute ?

A-t-elle dit vrai "la Reine de France" ?

Ah ! oui, il a son compte, avec usure, "l'homme au cœur double" !

Il reste celui de sa complice, la France .

La chute de Napoléon III et la question romaine ***(2^{ème} partie)*** ***Abbé Marie-Léon Vial***

Résumé : Après l'étonnante et brutale défaite de Napoléon III à Sedan (cf. *Le Cep* n°15), l'écrasement de la France par la Prusse apparaît avec le recul comme un autre jugement divin. La France avait renié les commandements de Dieu, en particulier la sanctification du dimanche ; son anticléricalisme la poussait à déposséder l'Eglise et ses congrégations. Or les défaites de l'armée française se produisent jour par jour, aux moments mêmes où les bataillons français abandonnent le Latium aux colonnes italiennes. Qui ne verrait dans ces étonnantes coïncidences de dates, le "doigt de Dieu", le signe indiscutable d'une justice immanente qui viendra pourtant à s'infléchir dès que la France se repentira.

Le compte de la France

[Si le régime devait s'écrouler moins de quatre mois après avoir été plébiscité par l'immense majorité des Français, le 19 septembre 1870, anniversaire de l'apparition de La Salette, les Piémontais arrivent devant Rome, et les Prussiens sont devant Paris.]¹

⁶ En 1201, Nicolas Mésaritis, conservateur des reliques impériales à Constantinople, mentionne "*le sindon funéraire du Christ : celui-ci est en lin défilant la décomposition parce qu'il a enveloppé le corps nu du mort ineffable après la Passion*".

⁷ Cette expression : "*le Linceul témoin de la Résurrection*", remonte à saint Cyrille de Jérusalem (c. 340 A.D.)

¹ Les textes entre crochets sont repris de Gilles Lameire, *Le Déluge de sang*, TRC, 1972.

Le lendemain de Sedan, 3 septembre, la République, "*le pire des malheurs pour la France*", disait Louis-Philippe, est proclamée à Hôtel-de-ville par les députés de la Seine.

Mais la République n'empêche pas les Prussiens d'arriver à Paris, le 18 septembre, d'inaugurer ce siège fameux qui va durer cinq mois (18 septembre-29 janvier) !

Elle n'empêche pas, le 24 septembre, la capitulation de Toul ! le 28 septembre, la capitulation de Strasbourg, après un bombardement de 50 jours !

Elle n'empêche pas, le 27 octobre, la capitulation de Metz où Bazaine livre à l'ennemi : 173.000 soldats, y compris les malades, les mobiles et les corps francs ; 1.665 pièces de canon ; 278.289 fusils, une quantité considérable de drapeaux qu'on a oublié de détruire : chevaux, fourgons et munitions de guerre à l'avenant !

Elle n'empêche pas, à partir du 30 décembre, un mois durant, le bombardement de Paris, par des obus de 94 kilos, lancés par ces canons dont le type nous avait tant amusés à l'Exposition de 1867.

On avait bien ri des canons, on ne riait plus... des obus ! Et c'était un feu roulant, de jour et de nuit, dont l'intensité, variable suivant les quartiers, atteignit 30 obus à l'heure aux environs du Luxembourg dans la nuit du 8 au 9 janvier 1871.

La République n'empêcha pas cet hiver extraordinaire, où le thermomètre marqua moins vingt degrés et où le froid fit, dans les rangs de nos armées improvisées, presque autant de ravages que les balles ennemies. Le lendemain de l'héroïque et inutile bataille du Bourget (21 décembre), on constata dans les tranchées, 900 cas de congélation. Et ce ne fut pas un froid d'un jour ! Il dura deux mois ! le R.P. Blanchet, présent à la bataille du Mans (10 et 11 janvier 1871), raconte ainsi, comment le capitaine adjudant-major Lallemand, commandant la place transmet l'ordre d'attaque de l'armée du prince Frédéric Charles : "*Mes enfants, comme il fait trop froid pour charger le fusil, nous allons nous procurer le plaisir de nous escrimer à la baïonnette !*"

Il faisait si froid qu'on ne pouvait charger son fusil ! Pour se réchauffer, on chargeait à la baïonnette !... Et on y allait gaiement à la française, comme toujours ! "*Nous allons nous procurer le plaisir, etc...*" C'est par un froid de 18 degrés, que Bourbaki livra sur une épaisse cuirasse de neige durcie son effroyable bataille d'Héricourt, qui dura trois jours (15-18 janvier) et aboutit à la désastreuse retraite de Besançon.

[S'il faut en croire Freycinet² : *"Il semblait que la nature eut fait un pacte avec nos ennemis.*

Chaque fois qu'ils se mettaient en marche, ils étaient favorisés par un temps admirable, tandis que tous nos mouvements étaient contrariés par la pluie et le froid. La rigueur de l'hiver a été certainement pour moitié dans l'insuccès de la campagne de l'ouest. Le froid a contribué à la défaite d'Orléans, et même à celle du Mans, c'est la pluie qui a retardé une première fois la marche de l'armée de la Loire ou qui même a permis de justifier son inaction.

Nos ennemis au contraire, ont toujours été secondés dans leurs mouvements. Qui ne se rappelle le temps exceptionnel qui a régné pendant tout le mois de septembre et la première quinzaine d'octobre, alors que l'armée prussienne marchait sur Paris et installait les travaux du siège. Qui ne se rappelle également la température printanière qui a régné dès la fin de janvier, aussitôt que l'armistice a clos les hostilités ? Autant l'hiver avait été rude pour les mouvements de notre armée de l'Est, autant il a été propice pour le retour des prisonniers en Allemagne".

Freycinet aurait pu faire d'autres remarques. La France a surtout deux fautes à expier : l'une est générale à la nation, l'autre est particulière à l'empereur. Il s'agit de l'oubli du repos du dimanche et de l'abandon de la cause du souverain Pontife.

A La Salette, Notre-Dame avait dit aux bergers : *"Mon fils vous a donné six jours pour travailler, se réservant le septième et vous ne le lui accordez pas... Il ne va à la messe que quelques femmes un peu âgées, les autres travaillent le dimanche pendant tout l'été. L'hiver, quand les hommes ne savent plus que faire, s'ils vont à la messe, ce n'est que pour se moquer de la religion".*

C'est le dimanche que les Français connaissent les nouvelles les plus catastrophiques. Le dimanche 7 août, Paris apprend la défaite de Froeschwiller, le dimanche 4 septembre, c'est la nouvelle de la capitulation de Sedan, le dimanche 2 octobre, Strasbourg est pris par les Prussiens, le dimanche 16, Soissons capitule, le dimanche 30, on apprend la chute de Metz, le dimanche 4 décembre, le prince Frédéric-Charles pénètre dans

² Charles Louis de Saulces de Freycinet (1828-1923), polytechnicien et ingénieur des Mines, protestant, fut le délégué personnel de Gambetta au département de la guerre. Sénateur de la Seine jusqu'en 1920, il fut ministre des Travaux Publics en 1877 et contribua au développement des canaux et des chemins de fer. Habile conciliateur, il fut quatre fois Président du Conseil. Anticlérical, on lui doit (avec Jules Ferry) le décret sur (c'est-à-dire contre) les Congrégations du 28 mars 1880.

Orléans, le dimanche 29 janvier, l'ennemi entre à Paris et son drapeau est arboré sur le mont Valérien.

Ainsi le fer, le feu, les éléments, tout est ligué contre nous ! C'est la colère divine poursuivant, implacable, le crime de la France révolutionnaire !

Le châtimeut particulier de l'abandon de Rome

[En abandonnant le Souverain Pontife, le France de Napoléon III n'a pas seulement renié son passé, elle s'est livrée elle-même à l'ennemi.]

Quelques coïncidences de dates vont faire ressortir le châtimeut spécial de cet abandon :

4 août 1870

Annonce officielle de l'évacuation de Rome par nos soldats.	Premier désastre des Français à Wissembourg ; 5.000 Français écrasés par 30.000 Allemands ; général Douai tué.
-------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------

5 août

Le corps expéditionnaire abandonne Viterbe, seconde ville des Etats du Pape.	Les Allemands envahissent la frontière française.
------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------

6 août

Le général Dumont s'embarque pour la France, à 2 heures de l'après-midi... Le drapeau est descendu des bastions de Civita-Vecchia, à 5 heures .	Ecrasé à Woerth, Froeschviller, Reischsoffen, Mac-Mahon opère sa retraite à 2 heures de l'après-midi. Nombre considérable de drapeaux français tombent aux mains des Prussiens à 5 heures .
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

7 août

Départ des derniers Français qui défendaient le Saint-Siège	4.000 Français faits prisonniers par les Prussiens
-------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------

[Œil pour œil, dent pour dent, jusqu'à la date du 4 septembre qui éclate comme un quadruple coup de tonnerre avec la capitulation de Sedan, la captivité de Napoléon III, la déchéance de l'empire, et la proclamation du gouvernement de la défense nationale.]

16 septembre

Les Piémontais s'emparent de Civita-Vecchia	Les Prussiens s'emparent de Versailles.
---------------------------------------------	-----------------------------------------

19 septembre

Investissement complet de Rome par les Piémontais.	Investissement complet de Paris par les Prussiens.
----------------------------------------------------	----------------------------------------------------

20 septembre

La canonnade italienne frappe les remparts de Rome.	La canonnade prussienne réduit en cendres la résidence impériale de Saint-Cloud.
-----------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------

24 septembre

L'armée pontificale obligée de capituler devant les bandes piémontaises.	Toul capitule devant les Prussiens. Effacement de Paris.
--------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------

28 septembre

Le général piémontais agit en souverain dans Rome.	Strasbourg, bombardée depuis 50 jours par une pluie de boulets et d'obus, capitule : 17.000 prisonniers.
----------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------

11 octobre

Victor-Emmanuel accepte officiellement le plébiscite qui lui donne Rome.	Orléans, la ville de Jeanne d'Arc, prise d'assaut par les Prussiens.
--------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------

22 octobre

Le ministre italien répond à la lettre de <i>l'ambassadeur français, qui le félicitait d'avoir pris Rome</i> !... Il en avait le temps... et le courage !	Saint-Quentin canonné, pris et imposé de 2 millions. <i>Cinq jours après</i> , Metz capitule : 173.000 soldats, 1.665 canons, 278.289 fusils, quantité de munitions, de drapeaux, livrés à l'ennemi.
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

30 décembre

Victor-Emmanuel part pour Rome.	Les Français abandonnent leur artillerie aux Prussiens, sur le plateau d'Avron.
---------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------

[Le 18 janvier 1871, *jour de la fête de la chaire de Saint-Pierre à Rome*, dans la galerie des glaces à Versailles , l'empire est proclamé par les princes confédérés au profit du roi de Prusse.

L'unité allemande, l'œuvre que les rois de France ont voulu empêcher pendant tout le cours des siècles, est une réalité. L'Allemagne acquiert l'unité politique qui est la première de toutes les puissances, la source de toutes les autres. Il lui sera possible de n'avoir plus qu'une seule armée, et cette unité est réalisée au profit du militarisme prussien. Une menace terrible plane désormais sur la France, sur tous les états voisins et sur toutes les nations.

La courses aux armements et deux guerres mondiales en sortiront. L'Europe ne connaîtra plus la paix et la tranquillité.

L'unité allemande, surtout sous la direction de la Prusse, a fait beaucoup de mal, mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit là d'un effet, non d'une cause, et que si l'Allemagne a acquis tant de puissance temporelle, c'est parce que le Saint-Siège n'en avait plus.]

23 janvier 1871

Le Prince Humbert entre à Rome et s'installe au Quirinal.	Jules Favre s'humilie devant Bismark, à Versailles, pour négocier la capitulation de Paris.
-----------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------

1^{er} février

La Chambre italienne déclare la dépossession du Pape, <i>un fait accompli</i> .	L'armée de l'Est (80.000 hommes) non comprises dans l'armistice du 28 janvier, passe en Suisse. Les Prussiens reprennent Dijon et déclarent <i>définitive</i> la défaite de la France.
---------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Oui, la défaite est définitive et répétons-le, unique : Jamais en France, on ne vit rien de pareil ! ni en 1815, où l'épopée napoléonienne finit du moins glorieusement à Waterloo, ni dans la guerre de la succession d'Espagne, où la série de nos désastres fut jalonnée quand même, de quelques grandes victoires ; ni dans la guerre de Cent ans, où nos malheurs, si grands fussent-ils, ne furent jamais acceptés comme définitifs et furent, d'ailleurs, réparés par Jeanne d'Arc ! Le désastre national qui se rapproche le plus – quoique à cent degrés au-dessous- de celui de l'Année terrible, fut la malheureuse guerre de la succession d'Espagne (1701-1714).

Après les défaites d'Hochstoedt (1704) ; de Ramillies (1706) ; d'Audenarde, suivie de la prise de Lille (1708), il y eut en 1709, comme en

1870, un hiver terrible qui arracha des larmes à Louis XIV, avec ce cri de détresse et de repentir : "*Dieu me punit, je l'ai bien mérité !*".

C'est ce cri qui marqua la fin de ses revers !

Le même cri de détresse et de repentir fut alors poussé dans toute la France, au milieu du silence atterré des Voltairiens qui ne ricanaient plus, en hurlant : "A Berlin ! A Berlin !"

Le doigt de Dieu est là !

C'est qu'alors tout le monde sentait ce "bras de Dieu" que Notre-Dame de la Salette, en 1846, nous disait ne pouvoir plus "retenir" ! cette "justice irritée" dont nous menaçait Notre-Seigneur en 1843 :

"Il te sera donné, ô France ! de voir les jugements de ma justice irritée, dans un temps qui te sera manifesté et que tu connaîtras sans crainte d'erreur !" ³

Le temps était venu, bien venu ! personne ne s'y trompait ! tout le monde le reconnaissait, "*sans crainte d'erreur !*"

Freycinet, l'organisateur de la défense Gambetta, écrivait, au lendemain du désastre :

"Et cet ensemble a été tel que véritablement, quand on l'envisage, on est tenté de se demander s'il n'y a pas eu là quelque raison supérieure aux causes physiques, une sorte d'expiation de fautes nationales, ou le dur aiguillon pour un relèvement nécessaire.

*En présence de si prodigieuses infortunes, on ne s'étonne plus que les âmes religieuses aient pu dire : **Digitus Dei est hic!** ⁴*

Freycinet reconnaît "*le doigt de Dieu*" ! mais cette "raison supérieure" qu'il soupçonne et appelle vaguement "expiation de fautes nationales... dur aiguillon pour un relèvement nécessaire", cette "raison supérieure", il ne la connaît pas, nous allons la lui dire ⁵ :

³ *Vie et Œuvres de Marie Lataste*, t. III, p.405, 2^{ème} édition

⁴ La guerre en Province pendant le siège. Paris, 1872, p.350

⁵ Ndrl. Devant cette prodigieuse accumulation de coïncidences entre l'évacuation de Rome et la défaite française, le sens spirituel des événements n'apparaît donc pourtant qu'aux "âmes religieuses". C'est dire l'aveuglement des historiens qui depuis un siècle, compilent les faits et les dates de cette guerre de 1870 sans apercevoir l'évidence. Ils ressemblent par là, écrivait le Baron Alexandre Guiraud, "*à ces commis télégraphes qui reproduisent et propagent au loin les signes qui leur sont faits sans avoir le mot des événements qu'ils transmettent. La plupart des historiens tant anciens que modernes en sont là*" (Philosophie catholique de l'Histoire, 1841, p.354)

La grande "faute nationale" que nous "expions", c'est, après avoir répudié le Christ par la Révolution, l'Evangile par les Droits de l'homme, de nous endurcir, depuis plus d'un siècle⁶, obstinément, dans notre crime.

Le "relèvement nécessaire", où nous pousse "le dur aiguillon" de la colère divine, c'est le retour à l'Evangile, c'est-à-dire aux Droits de Dieu, sur les ruines des Droits de l'homme, le retour au Christ sur les ruine de la Révolution !

Et ce "relèvement" n'est dit "nécessaire", que parce qu'en effet il est l'unique remède à cet immense mal, l'unique réparation de cet irréparable crime ; l'unique moyen, en un mot, d'arrêter les coups de la justice divine, irritée contre la France apostate !

Tant que ce remède ne sera pas employé, cette réparation effectuée, ce moyen utilisé, inutile d'attendre la fin de nos malheurs !

*

*

*

SOCIETE

"Il a plu à Dieu qu'on ne pût faire aucun bien aux hommes qu'en les aimant."

(P. Le Prévost)

⁶ L'Abbé Vial écrivait en 1908.

***La chute de Napoléon III et la question romaine
(3^{ème} partie) Le repentir et le salut de la France
(Janvier-Février 1871)
Abbé Marie-Léon Vial***

Résumé : Après avoir décrit le châtiment que représentait pour l'Empereur et pour la France leurs catastrophiques et humiliantes défaites devant l'armée prussienne (cf. *Le Cep* n°15 et 16), l'auteur en vient à la manière non moins mystérieuse et providentielle dont la paix arriva, en moins de huit jours. Les prières du peuple furent entendues, là où les armes des combattants semblaient vouées à servir l'adversaire. Mais l'apparition de Marie à quatre enfants de Pontmain donne la clé, politique autant que surnaturelle, d'un enchaînement salutaire qui échappe aux historien victimes du laïcisme.

C'est l'erreur grossière des catholiques libéraux, ces éternels jobards, de se faire les éternels négociateurs d'une paix – qu'ils veulent d'autant plus que Dieu n'en veut pas ! – entre Dieu et Satan, entre l'Eglise et la Révolution !

Entendez-les crier : "Vive la république chrétienne !"

Ils n'entendent donc pas Rousseau, le père et l'oracle de la Révolution, leur crier à son tour : "Ne me parlez pas de république chrétienne : chacun de ces mots exclut l'autre."

Mais en 1871, sous le fouet de la colère divine, il n'y avait plus de "libéraux", il n'y avait que de bons catholiques, humiliés, repentants, criant vers Dieu : Pardon ! Miséricorde !

Le cri de repentir de la France

J'avais treize ans alors et je vis de mes propres yeux, dans mon village de l'Isère, Viriville, loin du champ de bataille pourtant, un échantillon de cette ferveur religieuse :

L'église ne désemplissait plus, semaines et dimanches, non plus qu'une chapelle dédiée à Marie, où se célébraient tous les jours pendant six mois, des messes, pour la centaine de soldats du pays partis pour la guerre.

Chose étonnante ! tous revinrent, sauf deux, de l'armée de Bazaine.

A Paris, M. Dachères écrivait dans *L'Univers illustré* :

"Sous l'empire de poignantes préoccupations, une foule considérable se dirige, chaque jour, depuis le commencement de la guerre, vers l'église de Notre-Dame-des-Victoires. Dans une modeste chapelle, on voit se presser des vieillards, des femmes, des enfants et aussi un grand nombre de jeunes soldats.

Les vieillards appellent la faveur du Ciel sur leurs enfants qui, en ce moment, affrontent le canon ; les jeunes femmes demandent à Notre-Dame-des-Victoires de leur ramener un frère, un mari, un fiancé ; les enfants attendent un père ; les femmes aux cheveux blanchis comptent sur la miséricorde de Dieu et le supplient d'étendre sa main protectrice sur leurs fils, qui combattent pour l'honneur de la France.

Tout le monde s'incline, dans le même élan de dévotion fervente et les petits cierges brillent, comme des étoiles d'espérances, sur la herse de la chapelle."

L'abbé E. Lambert, vicaire, écrivait de son côté dans *l'Histoire de l'église de N-D-des-Victoires et de l'Archiconfrérie*, au lendemain de la guerre (1872), p.203 :

"Toutes les paroisses de Paris, dociles à la voix du premier pasteur, s'empressèrent de venir chaque jour à leur tour, pendant une neuvaine de prières, répandre à l'autel de Marie leur cœur avec leur larmes. Qu'il était beau et touchant, le spectacle que nous donnèrent les braves enfants de la France, les nobles fils de la Vendée et de la Bretagne !

Chaque soir, ils accouraient au pied de l'autel de Notre-Dame-des-Victoires, avides d'entendre une parole chrétienne et patriotique, et d'emporter, avec la bénédiction du ciel, un courage invincible et le mépris de la mort.

Qu'il était beau et touchant d'entendre, chaque soir, ces braves soldats chrétiens, entonner d'une voix forte et puissante, le chœur qui guidait leurs pères au milieu des combats, alors qu'eux aussi combattaient pour Dieu et la patrie :

Je mets ma confiance

*Vierge, en votre secours,
Soyez mon assistance
En tous lieux et toujours.
Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort !*

C'était comme un immense sanglot de toute la France, sanglot fait des deuils accumulés d'un millions de familles, pleurant toutes, des fils, des frères, des époux, morts ou mourants, ou parqués, en vils troupeaux de prisonniers de guerre, au fond de la Silésie, ou exposés chaque jour à vingt dangers de mort, dans des batailles meurtrières, où le froid et la faim avaient raison de ceux que le feu avait épargnés !

Et ce sanglot n'avait qu'un seul cri : "Pitié ! mon Dieu ! Pitié !"

Et comme au temps de Louis XIV, comme au temps du "roi de Bourges", ce cri fut entendu du Ciel !

Au "roi de Bourges", Dieu envoya Jeanne d'Arc ! à Louis XIV, il envoya Villars ; à la France de 1871, il envoya sa propre Mère !

La reine de France arrête l'invasion

C'est le mardi 17 janvier ; le général Chanzy, avec une armée improvisée qui tient tête, depuis 20 jours, à trois corps d'armées ennemies, vient de perdre la bataille du Mans (12 janvier ; 5.000 tués ou blessés ; 15.000 prisonniers).

Il s'est retiré à Laval.

Le grand duc de Mecklembourg occupe le Mans et loge au Palais épiscopal.

Dans sa courtoisie de soudard, il dit à son hôte, Mgr Fillion, le soir du 17 : "*En ce moment mes troupes sont à Laval !*"

C'est que la ville est classée parmi les plus riches, taxée à trois millions et qu'il y a intérêt à la prendre au plus vite ! Effectivement, le duc avait le matin même du 17, lancé son subordonné, le général Schmidt, à marches forcées, sur Laval (80 kilomètres), avec "*mission de suivre l'adversaire, aussi longtemps qu'il le pourrait, sans engager une affaire sérieuse.*" (Journal du grand Etat-Major allemand, 17 janvier)

Ce qui voulait dire qu'il pouvait à la rigueur ne pas prendre la ville ce jour-là, mais devait, en tous cas, préparer l'assaut pour le lendemain ou le surlendemain.

Pourtant il ne cache pas son espérance que la résistance a dû être nulle et que la ville doit être prise : *"En ce moment mes troupes sont à Laval !"*

Le général Schmidt avait bien pu arriver sans obstacle, par la grande route du Mans à Laval, sur les bords de la Jouannes² qui protège la ville, à 8 kilomètres de là, mais il n'avait pu la passer !

Et s'il n'avait pas trouvé d'obstacles devant lui, il en trouvait derrière ; du Nord et du Midi, surgissaient de toutes parts les troupes du Chanzy qui, le prenant à revers, le harcelaient, coupaient sa ligne de retraite, en s'établissant malgré lui, à Saint-Jean sur Erve³, place commandant la route par où il venait de passer.

C'est ce que constate le journal du grand Etat-Major allemand, même date : *"Dans la direction de Laval, on rencontrait des troupes de toutes armes."*

"Les dragons de Magdebourg battaient le pays au Sud de la grande route et se heurtaient à une vive résistance."

"Le général Schmidt arrêta alors son mouvement et installa les troupes en cantonnement, derrière la Jouannes."

La Jouannes, c'est comme le Jourdain, que Moïse n'eut pas la permission de passer. Et comme Moïse, Schmidt, ne peut voir que de loin, ce soir, sa Terre Promise : Laval !

"Bah ! se dit-il, ce sera pour demain !"

Il se trompait.

Il ne devait être à Laval, ni le lendemain, ni le surlendemain, ni jamais !

Un ordre supérieur à celui de son chef hiérarchique, le lui interdisait !

Ce soir-là en effet, le 17 janvier, de 5 heures à 9 heures du soir, Marie apparaissait à 20 lieues de là, au nord-ouest, à Pontmain, diocèse de Laval.

Elle apparaissait, dans l'azur du ciel, à quatre petits enfants : Eugène Barbedette (12 ans) ; Joseph Barbedette, son frère (10 ans)⁴ ; Françoise Richer (11 ans) et Marie Lebossé (9 ans), en présence de 60 témoins,

² Affluent de la Mayenne qui coule du nord au Sud devant Laval.

³ Sur la grande route du Mans à Laval, 50 kilomètres du Mans, à 30 de Laval.

⁴ Tous deux sont prêtres aujourd'hui, l'un oblat de Marie Immaculée ; l'autre, prêtre séculier, fit en 1887, le Pèlerinage de Palestine, où j'eus le bonheur de le voir à bord du Poitou. Ils avaient un frère aîné à l'armée.

haletants d'émotion, dont l'abbé Guérin, curé de la paroisse depuis 35 ans et les Sœurs de l'école.⁵

La foule entonne le Magnificat.

L'Apparition sourit ; puis soudain, une banderole se déroule sous ses pieds, où apparaissent, une à une des majuscules d'or. A la fin du Cantique, les enfants lisaient ces mots, sans ponctuation : *Mais priez mes enfants*⁶ ...

On chanta les Litanies ; d'autres mots se formèrent lentement, achevant, sur la même ligne, la phrase commencée ; les enfants épelèrent : *Dieu vous exaucera en peu de temps*. Un point brillant, comme un soleil d'or, ponctuait la phrase et fermait la ligne.

On chante le Salve Regina. D'autres mots se forment sous la ligne précédente. Les enfants lisent : *mon fils se laisse toucher*.

Un gros trait d'or soulignait cette dernière ligne, terminée sans ponctuation. On devine l'émotion des assistants, quand les autres enfants privilégiés leur épelaient sans ombre de variation ou d'hésitation, les mots mystérieux !

"*Chantez un cantique à la Sainte Vierge*", leur dit le curé. Et l'on entonna :

*Mère de l'Espérance !
Dont le nom est si doux,
Protégez notre France,
Priez, priez pour nous !*

⁵ En voici la description, d'après l'opuscule : *Notre Dame de Pontmain*, revêtu de l'Imprimatur de l'Evêque de Laval, 12 juillet 1906 : "*Elle paraissait jeune, 18 à 20 ans, d'une stature assez grande. Son vêtement se composait d'une robe, bleu très foncé. Sur cette robe étaient parsemées sans ordre aucun, des étoiles d'or à cinq pointes. Sa robe retombait, sans ceinture et sans taille, depuis le cou jusqu'aux pieds ; elle était ample et formait quelques plis assez marqués. Les manches larges couvraient l'avant-bras, jusqu'à la naissance du pouce à peu près. Aux pieds restés à découverts, la belle dame portait des chaussons du même bleu, sans semelles, sans étoiles, mais ornés d'une boucle ou rosette d'or, formée par un simple nœud. Un voile noir reposait sur la tête, couvrait les cheveux, les oreilles, retombait sur les épaules. Une couronne d'or surmontait le voile noir. Elle était partagée au milieu, par un liseré rouge. Les mains de la Vierge étaient petites, étendues et abaissées vers les enfants, comme dans la médaille miraculeuse. Elle avait la figure ronde, un peu ovale cependant. Sa bouche petite, dessinait les sourires les plus ineffables. Ses yeux, d'une douceur sans pareille et d'une incomparable tendresse, étaient dirigées vers les enfants. C'était une personne vivante, vêtue d'étoffes véritables. Rien, pas même le voile, ne flottait au vent. Trois étoiles qui furent aperçues par les soixante personnes, massées devant la grange, encadraient la belle dame.*"

⁶ La croix que vit Constantin (312), portait elle aussi une inscription : *Hâc vince*.

Et la Vierge se mit à sourire, comme on sourit au ciel, mais d'un sourire inexprimable à la terre, qui souleva les applaudissement des voyants :

"Voilà qu'Elle rit ! Voilà qu'Elle rit ! Oh ! qu'Elle est belle ! Oh ! qu'Elle est belle !" s'exclament-ils en battant des mains ! Et la foule s'associe à leurs transports !

Le cantique achevé, la banderole et les inscriptions disparaissent, comme un rouleau qui se replie.

Le curé fait entonner le cantique :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps

De pardonner à nos cœurs pénitents !

Et un air de sombre et profonde tristesse envahit l'auguste face de la Vision. *"Voilà encore quelque chose qui se fait !" dirent les enfants !*

Et une croix rouge sombre portant un Christ rouge sang, surmonté d'un croisillon blanc, avec cette inscription en lettres rouges : "Jésus-Christ", descend entre les mains de Marie qui la recueille sur sa poitrine et y concentre ses regards et son amour. Laissons ici la parole à l'un des voyant, le R.P. Joseph Barbedette :

"Pendant tout ce cantique, la sainte Vierge eut les yeux constamment baissés ; elle regardait le Christ qu'elle nous présentait ; ses lèvres remuaient ; elle paraissait s'unir aux chants de pardon des assistants.

L'expression de tristesse répandue sur son visage, ne saurait être rendue : les larmes ne coulaient pas, mais la tristesse dépassait tout ce qu'on peut imaginer.

J'ai vu ma mère abîmée dans la douleur, lorsque quelques mois plus tard, mon père fut frappé par la mort. On sait ce qu'un tel spectacle dit au cœur d'un enfant, et pourtant, je m'en souviens, la tristesse de ma mère ne me parut rien, en comparaison de la tristesse de la très sainte Vierge, qui me revenait naturellement à l'esprit. C'était bien la Mère de Jésus, au pied de la Croix de son Fils.

Bien des larmes avaient coulé, pendant le chant du cantique : "Mon doux Jésus".

Nous-mêmes, jusque-là si joyeux, nous avions participé à l'émotion commune et sans perdre le bonheur que nous procurait la vision, nous nous sentions le cœur serré. Lorsque le dernier couplet du cantique se fut élevé dans les airs, M. le Curé fit chanter l'hymne Ave Maris Stella. Aussitôt le crucifix rouge disparut, les mains de la sainte Vierge s'abaissèrent et reprirent la position qu'elles avaient au commencement.

En même temps deux petites croix blanches, de douze à quinze centimètres de hauteur et sans Christ, parurent plantées debout, sur chaque épaule de la sainte Vierge, dont la tête était ainsi, en quelque sorte, encadrée entre deux croix.

Durant ce chant, la sainte Vierge reporta sur nous ses regards et reprit son sourire.

- "Mes amis, dit M. le Curé à ses paroissiens, nous allons faire ensemble la prière du soir."

Vers la fin de l'examen de conscience, au-dessous des pieds de la sainte Vierge et en dehors du cercle bleu (qui l'encadrait) nous vîmes apparaître une sorte de voile ou drap blanc qui, partant de là, montait peu à peu, comme en se déroulant en avant de la sainte Vierge. Elle avait alors retrouvé complètement son joyeux sourire.

Ce voile arriva à la hauteur de la ceinture, s'arrêta quelques instants ; on ne voyait que le buste de Marie.

Le voile reprit sa marche, pour s'arrêter de nouveau à la hauteur du cou. Nous n'apercevions plus que la tête souriante de Marie ; après un arrêt un peu plus long que le précédent, le voile continua à monter, cacha successivement les diverses parties du visage qui nous prodiguait ses derniers sourire et ses derniers regards de tendresse. Enfin tout disparut, au moment où s'achevait la prière du soir.

-Voyez-vous encore ? nous demanda M. le Curé.

-Non, répondîmes-nous, c'est tout fini.

Il était près de neuf heures. Peu à peu la foule se retira. Mon frère et moi nous nous couchâmes dans la grange, comme les autres jours et, pour ma part je dormis aussi bien que si rien n'était arrivé."⁷ (Récit d'un voyant)

⁷ Mgr Wicart, l'Ordinaire de Laval, après plus d'un an d'enquêtes, de contre-enquêtes, d'examen médicaux, d'interrogatoires multipliés et précis, publics et privés, non seulement des voyants, mais des 60 témoins de l'Apparition qui furent entendus séparément un par un, interrogatoires où se donnèrent libre cours, toutes les objections de la critique la plus sévère, la plus malveillante ; en un mot, après l'instruction d'un procès canonique en règle, Mgr Wicart prononça solennellement son jugement doctrinal, par Mandement du 2 février 1872 où il affirmait que *"la sainte Vierge était apparue à Pontmain et qu'il autorisait, dans son diocèse, le culte de la Vierge Marie, sous le vocable de Notre Dame d'Espérance de Pontmain."* L'Apparition de Pontmain, écrit le P. Monsabré est une des dernières étapes du chemin de merveilles sur lequel nous marchons depuis plus d'un demi-siècle (il faudrait dire depuis Clovis), toujours poursuivies et devancées par l'amour maternel, qui nous prépare un dernier refuge et un port de salut, dans le cœur miséricordieux de Jésus. Marie veut nous sauver. Après les

Pendant que Notre Dame de Pontmain arrêta les Prussiens devant Laval, que faisait à Paris, Notre Dame des Victoires, à Lyon, Notre Dame de Fourvières ?

Voici :

A l'instant précis où finissait la Vision de Pontmain, neuf heures du soir, un chrétien qui sortait de l'exercice habituel de Notre Dame des Victoires enthousiasmé par le prédicateur qu'il venait d'entendre, l'abbé Amodru, lui écrivit, séance tenante, d'un seul jet de plume, la lettre suivante.

Paris, le 17 janvier 1871.

Monsieur l'abbé,

Je reviens de Notre-Dame-des-Victoires, profondément ému des paroles que, dans une improvisation évidemment inspirée, vous avez adressées, ce soir, aux nombreux fidèles réunis au pied de l'autel de Marie. Déjà bien souvent, en dépit de nos rêves et malgré les nuages sombres dont notre horizon se voile de plus en plus, vous avez ranimé notre foi chancelante et puisant dans votre cœur une inaltérable confiance en la très sainte Vierge, vous nous avez répété ce cri, que vos lèvres articulent avec une émotion si communicative :

Non ! Paris ne tombera pas au pouvoir de l'ennemi⁹ et ne périra pas. Une barrière infranchissable s'élève entre lui et la capitale menacée. Notre Dame des Victoires nous garde et nous défend.

Mû, j'allais dire entraîné par une confiance, qui semble puiser une force nouvelle dans le péril qui grandit d'heure en heure, vous venez, ce soir même, dans un langage aussi pieux qu'émouvant, de faire passer en nos âmes attristées, la sainte conviction qui anime la vôtre !

Une pensée, avez-vous dit, se présente en ce moment à mon esprit :

"Nous allons tous publiquement et solennellement, supplier la très sainte Vierge de nous venir en aide et nous ne franchirons pas le seuil de ce saint temple, consacré à sa gloire, sans lui avoir non moins solennellement promis de lui offrir un cœur d'argent, qui apprendra aux

sinistres avertissement de La Salette, les pressantes invitations à la pénitence et à la prière qui se sont faites entendre à Lourdes, la Vierge de Pontmain nous sollicite encore et daigne nous avertir que "son fils se laisse toucher !"

⁹ Et Paris ne tomba pas au pouvoir de l'ennemi, même après la capitulation. Les Prussiens n'en occupèrent que la minime partie, comprise entre l'avenue des Champs Élysées et la Seine à partir de la place de la Concorde, soit le XVI^{ème} arrondissement tout entier et une partie du VIII^{ème} ; mais tous les autres arrondissements, en particulier le II^{ème}, qui est celui de Notre Dame des Victoires, échappèrent à la férule prussienne.

générations futures, qu'aujourd'hui, entre huit et neuf heures du soir, tout un peuple s'est prosterné aux pieds de Notre Dame des Victoires et a été sauvé par elle !"

Un tel discours prononcé dans un semblable moment appuyé, sanctionné d'ailleurs, d'une exhortation véhémence de M. le Curé,¹⁰ devait aller directement au cœur de chacun des assistants. Un long frémissement s'empara en effet de la pieuse assemblée, qu'un souffle divin venait de transformer tout à coup. L'émotion qui s'est emparée de moi, s'est produite dans toutes les âmes, c'est avec bonheur que je le constate et chacun voudra, je n'en doute pas, réaliser au plus tôt un vœu à la fois si saint et si consolant.

Je m'empresse, quant à moi, de venir, dès ce soir même vous prier d'en recevoir ici l'expression solennelle. Veuillez, s'il se peut, l'offrir demain matin à Notre Dame des Victoires, la suppliant de daigner l'accueillir comme un encens d'agréable odeur, composé des prières aussi bien que des vœux de ses plus fidèles sujets.

Et maintenant, Monsieur l'Abbé, laissez-moi le dire avec le respect dû à votre personne aussi bien qu'à votre caractère, vous avez su, en ces temps de défaillance et de découragement, maintenir la foi qui soutient et l'espérance qui fortifie.

Ce double sentiment, je dirais cette double vertu, si je ne parlais ici que des autres, a été le partage de tous ceux qui ont écouté cette voix. Je n'en veux d'autre preuve que cette parole dite à mon oreille, au moment de la sortie du temple : "La Sainte Vierge ne saurait se montrer insensible à une foi si vive. Avant huit jours la paix sera signée."

Nous aurons donc, grâce à vous et à Notre Dame des Victoires, attendu avec un calme égal à notre résignation, l'heure fixée par la Providence pour le salut de notre malheureux pays.

Cette heure bénie et si souvent attendue a sonné ce soir, quelque chose me le dit.

A l'exemple du saint vieillard Siméon, nous pourrons bientôt entonner le cantique d'allégresse : Nunc dimittis servum tuum, Domine, et les Annales de l'Archiconfrérie, déjà si riches en pieux souvenirs, s'illustreront encore de cette date à jamais mémorable : 17 janvier 1871.

"Daignez, etc., etc.

Martel

¹⁰ Hippolyte Chanal, curé depuis le 8 mai 1860, successeur immédiat de M. Desgenettes.

"Avant huit jours", pensait l'humble dévot de N.D. des Victoires. "En peu de temps !" avait dit N.D. de Pontmain.

Et six jours après, le 23 janvier, Jules Favre négociait à Versailles, avec Bismarck, les préliminaires de la capitulation . Et onze jours après, le 28 janvier, Paris capitulait et Bismarck accordait à la France un armistice de 21 jours (28 janvier-18 février) pour élire une Assemblée nationale, avec laquelle il pût traiter de la paix !

D'autre part, Lyon, 2^{ème} ville de France, objet des convoitises allemandes, leur échappa, grâce à un vœu des Lyonnais à N.D. de Fourvières.¹¹ Marie venait de sauver la France !...

La Paix

Les préliminaires, signés à Versailles, le 26 février par M. Thiers, représentant l'Assemblée Nationale, et Bismarck, représentant l'empereur Guillaume, furent ratifiés par l'Assemblée le 1^{er} mars.

Le traité définitif fut signé à Francfort, le 10 mai 1871. Cinq milliards et l'Alsace-Lorraine, tel en fut le prix !

Bismarck alors maître absolu, aurait pu exiger davantage et le regretta en 1875 ! Pourquoi ne le fit-il pas ?

Mystère et grâce divine ! N.D. des Victoires, à Versailles, comme à Pontmain, comme à Lyon, avait réduit l'appétit de l'ogre germanique !

La France était sauvée !

Le vénérable contrôleur des monnaies, M. Martel, pouvait entonner son *Nunc dimittis*. Mais la France n'avait été châtiée, qu'à cause de son apostasie de 1789.

Marie n'avait pas entendue la sauver, pour l'y maintenir, mais pour la ramener à sa Vocation!

Les trois clefs

Carl Christaki

Les poètes ont tout dit
De ce que l'homme peut dire,
Brimés par les interdits

¹¹ Les armées allemandes ne purent dépasser Dijon. La merveilleuse Basilique de Fourvières est l'expression de ce vœu.

Qu'un mauvais choix dut prédire.

La liberté du maudit
Consiste à nous interdire
D'entrer dans le Paradis
Où le Père veut nous conduire.

Mais le Seigneur a trois clefs.
Jésus donna la deuxième,
Montrant comment l'Amour aime.

Et depuis le Paraclet,
Par la troisième, nous ouvre
Les portes du divin Louvre,

Où le bonheur est complet.
